



Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

59 | 2016
Emmanuel Grison

Préface

À Polytechnique, avec Grison

Thierry de Montbrial



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1647>
ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2016
Pagination : 3-11
ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Thierry de Montbrial, « Préface », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 59 | 2016, mis en ligne le 13 juillet 2018, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1647>

Préface

À Polytechnique, avec Grison

Thierry de Montbrial

Emmanuel Grison appartient à ces générations de l'entre-deux-guerres qui ont donné de grands serviteurs de l'État, animés d'une ambition collective plus que personnelle, soucieux de la morale plus que de la politique. Passionné par les sciences – en l'occurrence, la chimie – mais aussi par les hommes sur lesquels cet homme de foi portait un regard lucide mais généreux, il fut dans toutes ses activités un leader, une personne intègre et crédible, que l'on suivait parce qu'on la sentait modestement mais fermement engagée dans une voie juste et bonne. La modestie fait bon ménage avec la fermeté quand on se bat pour des causes dont on reconnaît pleinement qu'elles vous dépassent, quand on est capable de s'effacer devant d'autres s'il le faut. La modestie n'exclut nullement la pleine conscience de ses capacités autant que de ses limites. Je crois qu'Emmanuel Grison connaissait bien les siennes. Et quand je parle de son regard généreux, c'est pour dire qu'il savait aussi reconnaître les qualités et les défauts des autres, et encourager son prochain. Un leader est par définition un meneur d'hommes, et pour cela il doit les aider à exprimer ce qu'ils ont de meilleur en eux, donc les aimer.

À l'X en 1963

Je fus par accident élève de la promotion de l'X qui a vu le retour de Laurent Schwartz après son éviction du corps enseignant en raison de ses positions sur la guerre d'Algérie. Dans ses

Mémoires¹, il parle de « la fameuse promotion 1963 ». Par accident, car mon destin a voulu que mon nom fut rayé de la liste des reçus en 1962, le directeur des études Raymond Cheradame ayant décidé cette année-là, sans préavis, de réactiver une disposition désuète du règlement du Concours autorisant le jury à éliminer tout candidat ayant obtenu moins de 4 sur 20 dans une discipline même secondaire, quelque soit par ailleurs son score total. Or j'avais fait l'impasse sur l'épreuve de dessin industriel, me contentant de tracer quelques lignes au hasard sur une feuille de papier, pour lesquelles le correcteur m'avait gratifié d'un demi-point, soit huit fois moins que le seuil fatidique. La mention de cette blessure personnelle trouve ici sa place pour deux raisons. La première est que l'incident illustre bien jusqu'où pouvait aller, dès le concours d'entrée, la conception « omnidisciplinaire », incarnée par Cheradame, l'un des héros des *Souvenirs d'un témoin actif à l'École polytechnique en mai 1968* de Grison. Je n'étais pas le seul à juger absurde qu'il fallût absolument avoir fait du dessin industriel (ou du dessin d'architecture) pour devenir un « bon polytechnicien » et pour réussir dans la vie. Je ne devais pas changer de point de vue lorsque, plus tard, j'eus à m'exprimer dans des jurys et commissions. La deuxième raison appartient à un ordre plus fondamental. Animé comme Grison d'une dimension spirituelle, je me suis toujours fait une certaine idée du destin. Sans aucunement vouloir offenser mes camarades de la promotion 1962, je n'ai pas tardé

1. Laurent Schwartz. *Un mathématicien aux prises avec le siècle*, Odile Jacob, 1997. Voir notamment p. 344 et 349.

à prendre conscience, après avoir enfin intégré la Montagne Sainte-Geneviève, que cette promotion jaune devenue la mienne n'était pas banale. Elle ne l'était pas par la personnalité de certains de ses élèves, mais aussi et surtout par la qualité scientifique et humaine de quelques-uns de ses enseignants, qui devaient en effet marquer l'orientation de ma vie. Car le destin, c'est d'abord une question de rencontres. Je ne reviens pas sur Laurent Schwartz, ayant déjà écrit un long article sur lui, ni sur Jean Ullmo². L'un et l'autre furent, certes dans des genres très différents, des éveilleurs passionnément engagés dans le renouveau d'une École sclérosée, quoique toujours prestigieuse. J'aurais aussi beaucoup à dire sur Louis Leprince-Ringuet, dont j'avais dévoré à l'âge de 14 ans le petit livre *Des Atomes et des Hommes* (Arthème Fayard, 1957). Son enthousiasme était formidablement communicatif. Il possédait l'art de faire rêver. Considéré par certains comme un scientifique de second plan, parfois accusé d'être devenu professeur au Collège de France par effraction, ce cabotin génial n'en fut pas moins l'un des artisans du renouveau de la recherche française en physique, un remarquable passeur et l'un des acteurs des réformes dont l'École avait besoin. Mais, comme souvent, les acteurs les plus importants de l'Histoire ne sont pas nécessairement les plus visibles ou les plus audibles. Si la promotion 1963 a eu un tel homme, ce fut Emmanuel Grison.

Un peu de chimie

Dans la formation omnidisciplinaire polytechnique, la Chimie avait en principe une place importante, à côté de la Mécanique et de la Physique. Mais à l'époque, la recherche française dans ce domaine comme dans d'autres avait pris du retard et l'enseignement de la discipline à l'École souffrait d'un lourd passé, parfois rocambolesque. Avec l'arrivée de Grison, il allait prendre un nouveau départ. Quelques

mots sur le contexte ne seront peut-être pas inutiles. En ce temps-là, le programme de Chimie dans les classes préparatoires comprenait deux parties : la « chimie générale » et les « métalloïdes ». La première incluait quelques développements qualifiés de théoriques sur la structure atomique, avec le handicap majeur de l'absence de toute notion sérieuse de mécanique quantique dans les cours de physique. Pour l'essentiel, les manuels de chimie générale ressemblaient davantage à des cours d'histoire de la science, plus proche d'ailleurs du XIX^e siècle que du XX^e malgré quelques aperçus plus modernes sur la catalyse ou la cinétique par exemple. Il y avait aussi de la thermochimie, avec cet autre inconvénient que le second principe de la thermodynamique ne faisait pas non plus partie du programme de physique. Quant aux métalloïdes, il s'agissait d'une série rébarbative de monographies d'autant moins exaltante qu'on ne dessinait pas la perspective du champ, pourtant immense, des applications. À l'École, en première année, la promotion 1963 bénéficia du cours très honorable de Léon Jacqué (X 1919 N, 1900-1968), sorte de complément de la taupe. On y approfondissait les notions « théoriques » sur la structure atomique et la liaison chimique, cette fois avec des rudiments de mécanique quantique sauf que cette discipline essentielle n'était enseignée, et encore au pas de charge, qu'en deuxième année, de même que la physique statistique, elle aussi survolée ! En contrepartie, comme le disait Jacqué, on pouvait aller nettement plus loin en thermodynamique chimique (et en électrochimie) après avoir profité par ailleurs des leçons de thermodynamique phénoménologique de Maurice Roy (lui aussi une personnalité exceptionnelle). Le cours de Jacqué comprenait encore une vue d'ensemble intéressante sur les métaux et la métallurgie. Plus généralement, ce professeur avait manifestement une bonne connaissance de l'industrie chimique et savait sur ce point motiver les élèves.

La responsabilité du Cours de deuxième année, donc en 1964-1965, revint à Grison, dont nous fûmes ainsi les cobayes, puisqu'il venait d'être nommé. Son Cours écrit, cosigné avec

2. Voir Thierry de Montbrial, *La pensée et l'action*, Academia Romana, 2015, p. 1215-1245, 1253-1258.

Jacqué, incluait d'importants suppléments en chimie physique (liaison chimique, physique statistique, cinétique et catalyse, mécanismes réactionnels...) plus ou moins bien coordonnés avec le cours de physique, mais aussi une introduction à la chimie organique. Grison a expliqué par la suite combien il lui a fallu de temps et d'efforts pour combler ses propres lacunes, par exemple en mécanique quantique, et pour mettre au point son cours dont il ne se trouva vraiment satisfait qu'au moment où il cessa de l'enseigner, à la fin des années 1960.

Oserais-je dire que, ayant quelques années plus tard construit le cours de tronc commun d'économie destiné à bien des promotions à partir de 1975, j'ai traversé exactement la même expérience³. La grande difficulté pour ce type d'enseignement, qui dans l'esprit de l'époque se voulait encyclopédique, était de bâtir un plan pertinent et cohérent, sans perdre de vue paradoxalement que la plupart de ceux auxquels il s'adressait n'auraient pas le temps de l'étudier sérieusement ! Autre question, non moins redoutable : l'enseignement de l'X devait-il viser à former des « ingénieurs », comme le proclamait Maurice Roy et comme sans doute le pensait un Léon Jacqué, ou des « savants », comme on accusait Laurent Schwartz de l'avoir en tête ? Il n'est pas immédiatement évident de comprendre que le problème est mal posé en ces termes. C'est dans les années soixante qu'a mûri l'idée, elle fondamentalement juste, qu'un enseignement supérieur ambitieux ne peut pas être détaché de la recherche et, ajouterai-je, de l'action. S'agissant en particulier des grandes écoles, l'exigence de rester connecté avec la vie scientifique et économique réelle a aussi pour corollaire la nécessité d'adapter régulièrement les programmes des classes préparatoires et, par rétroactions successives, ceux de l'enseignement secondaire. Autour de 1960, on en était encore loin.

3. La version finale de mon cours a été publiée aux PUF en 1988, sous le titre *La Science économique ou la stratégie des rapports de l'homme vis-à-vis des ressources rares: méthodes et modèles*.

De l'enseignement et des manuels

Avant d'évoquer plus personnellement mes premières rencontres avec Grison, je voudrais prolonger un instant la réflexion sur la double nature (parfois triple), écrite et orale (dans certains cas aussi, pratique, pour ne pas dire manuelle) de tout enseignement. Ceci à tous les niveaux, du secondaire au supérieur. Les bons enseignants doivent pouvoir s'appuyer sur des ouvrages faisant autorité, rédigés avec le plus grand soin et dont le contenu dépasse (généralement de beaucoup !) ce que peut absorber un élève ou un étudiant moyen. Ils s'appuient sur les manuels, mais font un tri et diversifient les modes d'explication en fonction notamment de leur auditoire, qu'ils doivent motiver et soutenir. De ce point de vue, les technologies numériques n'ont rien fondamentalement changé. En France, au début du xx^e siècle, les manuels destinés aux candidats au baccalauréat étaient rédigés par des maîtres de la faculté. J'ai ainsi près de moi le *Cours complet pour la classe de Mathématiques A, B* publié sous la direction de Gaston Darboux, l'un des grands mathématiciens français de l'époque (auteur notamment d'une monumentale *Théorie des surfaces* en quatre tomes), comprenant cinq volumes dont les *Leçons de Géométrie élémentaire* de Jacques Hadamard, les *Leçons d'Arithmétique théorique et pratique* de Jules Tannery et les *Leçons de cosmographie* de Félix Tisserand et Henri Andoyer, tous des savants de réputation mondiale. À l'époque, le baccalauréat était un diplôme de grande valeur. On comptait relativement peu d'appelés et encore moins d'élus. En fait, il y avait deux baccalauréats, et la classe de mathématiques était une des voies de préparation au « second bac ». Les gens de ma génération se souviennent de leurs manuels du secondaire : Lebossé et Hémerly ou Maillard et Millet en maths (largement dérivés du cours Darboux !), Malet-Isaac en histoire, Lagarde et Michard en français...

Aux États-Unis, j'ai découvert lors de mon passage à Berkeley l'importance majeure du marché des *textbooks*, et depuis cette époque j'ai collectionné les grands *textbooks* sur tous

les sujets qui pouvaient m'intéresser. Ce sont des œuvres, souvent considérables, de professeurs reconnus comme des maîtres et intéressés à investir lourdement dans la rédaction d'une synthèse de leur discipline reflétant les grands paradigmes et l'état de l'art à un moment donné, et pourtant, destinés au niveau *undergraduate*. Au début des années soixante, par exemple, triomphait l'Economics de Paul Samuelson. Les *Feynman Lectures* et le *Berkeley Physics Course*, plus collectif, commençaient à révolutionner l'enseignement de la physique, à une époque où, en France, le célèbre cours de physique générale de Bruhat paraissait de plus en plus décalé avec la science en marche. Les replâtrages successifs, édition après édition, donnaient de plus en plus un sentiment d'incohérence entre le paradigme ancien et le nouveau, mal assumé. Vient toujours un moment où il faut tout reconstruire. En l'occurrence, Bruhat n'eut pas de successeur. Naturellement, les enseignements du secondaire – y compris des classes préparatoires – s'en ressentaient par rétroaction. Une des raisons pour lesquelles aux États-Unis de grands savants se montrent intéressés par la rédaction de manuels ambitieux est que le marché est immense et déborde largement le territoire américain. Réussir sur ce marché est une manière d'accroître sa notoriété et... de gagner parfois beaucoup d'argent ! C'est aussi et peut-être surtout un extraordinaire moyen d'exercer une influence sur toute la filière éducative, de l'amont à l'aval. Un point mérite particulièrement d'être souligné : seul le niveau *undergraduate* se prête à de tels efforts de synthèse portant sur l'ensemble d'une discipline ; le niveau *graduate* correspond à des enseignements avancés, portant sur des domaines restreints.

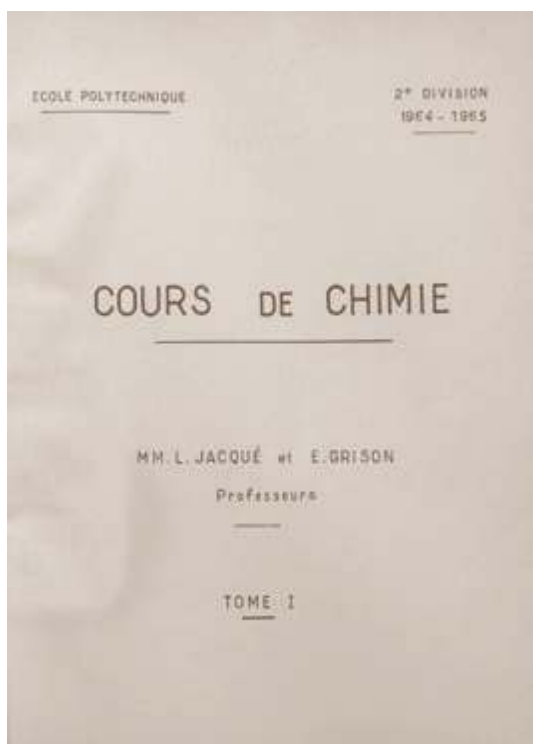
Ces considérations permettent de mieux comprendre certaines des difficultés propres à une institution comme l'École polytechnique, qui n'ont pas entièrement disparu à ce jour. D'une part, l'enseignement qui y est dispensé est en quelque sorte à cheval entre l'*undergraduate* et le *graduate* américains. L'ambition des grandes synthèses est donc ici en porte à faux. D'autre

part, malgré les élargissements successifs des promotions, le public concerné par des cours rédigés en ayant d'abord en vue les polytechniciens reste fort restreint. J'imagine qu'on a cessé de lire le cours de Grison au moment même où il était enfin au point, et je ne doute pas d'avoir connu la même expérience avec le mien ! Loin est en effet le temps où, la diffusion de la science fonctionnant selon un tout autre modèle, les Cours de l'École polytechnique pouvaient avoir une renommée mondiale, l'exemple le plus souvent cité restant à ma connaissance le Cours d'Analyse de Camille Jordan de 1887, où se trouve pour la première fois « démontré » le célèbre théorème selon lequel une courbe fermée dans le plan sépare celui-ci en deux composantes qui chacune a cette courbe pour frontière. J'ai mis « démontré » entre guillemets car en réalité la démonstration donnée par Jordan était incorrecte... On pourrait aussi prolonger la discussion qui précède en expliquant pourquoi, dans un pays comme la France, dans des temps de troubles comme ce début du ^{xxi}^e siècle, l'absence de *textbooks* faisant autorité en histoire ou en littérature, participe à l'affaiblissement de l'identité nationale.

Grison, mon professeur, déjà réformateur

J'en reviens maintenant à la promotion 1963 et à la Chimie. Je garde plutôt un bon souvenir de Jacqué, mais rien de commun avec Grison dont je fis aussi connaissance sur les bancs de l'amphithéâtre Gay-Lussac. Au-delà du cours écrit, encore un peu bancal à ce stade – et, pour les parties qu'il maîtrisait le moins, nourri d'emprunts extérieurs, ce que naturellement il ne manquait pas de signaler – il était un merveilleux enseignant à l'oral, parlant clairement et distinctement, ne perdant jamais le contact avec ses auditeurs, trouvant toujours la façon de capter leur attention et de motiver ceux-là même, comme moi, dont la chimie n'était pas forcément la matière préférée. Très accessible à une époque où l'on considérait normal de ne

pas s'adresser directement au professeur *ex-cathedra*, il savait vous mettre à l'aise et vous accorder tout son temps. C'est ainsi qu'au-delà de la distance qui nous séparait et que j'imaginai énorme, nous commençons à dialoguer régulièrement, d'abord à la fin des cours, puis dans son bureau ou ailleurs. Nos conversations, au départ centrées sur la chimie dont il avait réussi à me donner le goût, s'étendirent progressivement à d'autres sujets, comme l'évolution de notre École.



Page de titre du cours de chimie Jacqué-Grison
© Collections École polytechnique

J'approchais alors de la fin de ma scolarité polytechnicienne. Tout à mes projets de m'investir dans les sciences économiques pour des raisons qu'il n'y a pas lieu de développer ici, je passai mon année de service militaire (1965-1966) à l'École militaire où, notamment, je donnais des cours de recherche opérationnelle aux officiers supérieurs de l'École de guerre, avant de commencer mon « école d'application », boulevard Saint-Michel. À l'École

des Mines, je suivis avec passion les cours de Maurice Allais⁴ avant de m'embarquer à la fin de l'été 1967 pour l'Université de Berkeley en Californie avec l'intention d'y faire une thèse sous la direction de Gérard Debreu, déjà considéré dans le monde savant comme le « pape » de l'économie mathématique. Entretemps, je n'avais cessé de garder le contact avec l'*alma mater*, et d'abord avec Jean Ullmo qui m'avait pris sous son aile et cultivait l'ambition de placer l'économie au rang des disciplines majeures à l'X. Nous avons pris l'habitude de nous voir presque chaque semaine, souvent le vendredi soir où il tenait salon dans son appartement du 118 boulevard Malesherbes, parfois en présence de Louis Armand dont la réputation était alors à son zénith (il avait été élu à l'Académie française en 1963). Ainsi m'a-t-il été donné de connaître un peu cette personnalité hors du commun qui avait fini par incarner les espérances des trente glorieuses⁵. Nos conversations portaient sur toutes sortes de sujets, car la culture d'Ullmo était prodigieuse. Homme des Lumières par excellence, il incarnait la foi dans le progrès par la raison. Parmi ces sujets revenait toujours celui de la réforme de l'École polytechnique. J'étais moi-même pris entre une attirance profonde pour l'encyclopédisme – en réalité partagée aussi bien par Ullmo que par Armand – et la conscience aigüe de l'insoutenable d'un modèle où l'on prétendait faire absorber en quelques dizaines d'heures par les élèves les bases de la relativité, de la mécanique quantique ou de la physique statistique, et tant d'autres sujets exigeant de trouver à chaque fois les clefs de nouveaux paradigmes. La liste devait bientôt s'allonger avec l'informatique et la biologie. Tel est le contexte dans lequel Ullmo et Grison, qui ensemble ont joué un rôle si important dans la modernisation de l'École, m'ont associé en vue de leur « note sur le projet de réforme de l'enseignement à l'X,

4. Je me permets de renvoyer aux trois chapitres que je lui ai consacrés dans *La pensée et l'action*: « Maurice Allais, savant méconnu », « La pensée et l'action dans l'œuvre de Maurice Allais », « Vingt ans après: Maurice Allais, toujours méconnu », p. 1161-1172, 1173-1188, 1189-1201.

5. Voir « Louis Armand, un second Saint-Simon » dans *La pensée et l'action*, Academia Romana, 2015, p. 1246-1252.

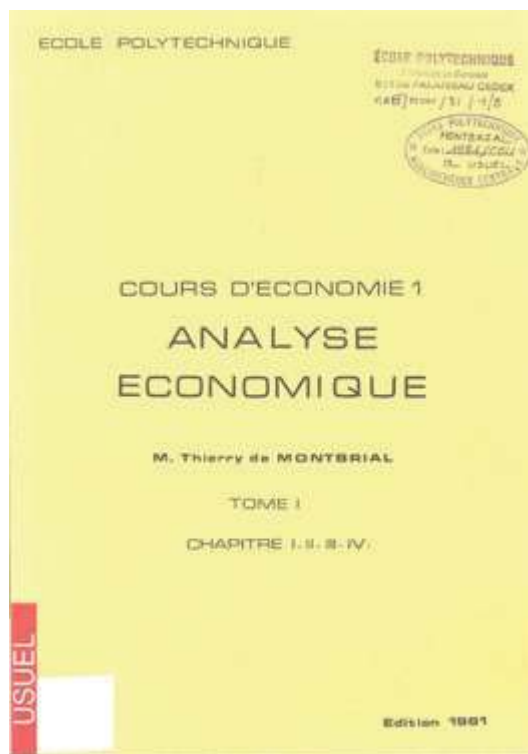
présenté par MM. Schwartz et Leprince-Ringuet », datée du 10 avril 1967⁶.

L'après 1968 et le retour de Grison à l'X

De retour à Paris pour quelques mois en juin 1968, je retrouvai une France éberluée et une École polytechnique enfin mûre pour les réformes. Pour Ullmo, le moment était venu de réaliser son rêve d'introduire un enseignement ambitieux, qu'on appela d'abord « mathématiques appliquées à la décision et à la gestion » pour ne pas trop effaroucher les conservateurs. Je fis partie de l'équipe de maîtres de conférences recrutés à cette fin, une équipe très diverse, qui reflétait la volonté du créateur de faire coexister « théoriciens » (comme moi à l'époque) et « praticiens ». Dès lors, je passai à nouveau beaucoup de temps à l'École polytechnique, en dehors d'un nouveau séjour de quelques mois à Berkeley. Je ne me souviens pas d'avoir revu Grison entre 1969 et 1978, années pendant lesquelles, après une réussite exemplaire comme professeur à l'X, il se consacra entièrement à de hautes responsabilités au CEA. Quant à moi, les choses s'accéléchèrent du fait qu'Ullmo approchait de l'âge de la retraite, qu'il devait prendre en 1974. Il fallait donc organiser sa succession. Dans l'équipe post-soixante-huitarde qui dirigeait alors l'École, les personnages clés étaient le directeur général adjoint Henri Piatier, le responsable de l'enseignement scientifique Jean Ferrandon (ingénieur général du génie maritime – très pointu en mécanique des milieux continus, on l'appelait affectueusement « l'amiral »), ainsi naturellement que Laurent Schwartz dont l'influence était considérable, et bien sûr, Jean Ullmo. C'est à eux quatre que je dus ma nomination comme l'unique « professeur d'exercice complet » en sciences économiques, même si mon destin voulut que, très rapidement, des horizons parallèles s'ouvrirent à moi. Toujours est-il qu'en 1974, je succédai à Ullmo à la tête

6. Voir p. 20-21 des *Souvenirs* de Grison.

du département des sciences économiques tout nouvellement créé à l'École, une position que je devais garder jusqu'en 1992.



Couverture du cours d'économie de Thierry de Montbrial (1981)
© Collection École polytechnique

Ce n'est pas le lieu de raconter les quatre premières années de ma présidence de ce département, ni ma participation au Conseil d'administration de l'École ces années-là, en tant que représentant du corps enseignant. Qu'il me suffise, sur le premier plan, de souligner la difficulté que j'avais à respecter l'équilibre théoriciens-praticiens, voulu par Ullmo mais qui pouvait rappeler l'opposition savants-ingénieurs par ailleurs dépassée. Sur le second plan, je mentionnerai seulement la responsabilité, que m'avait confiée André Giraud (alors président du Conseil d'administration de l'École), de présider une Commission du Conseil chargée de faire des propositions pour le réemploi des locaux de la Montagne Sainte Geneviève – libérés par le déménagement à Palaiseau – alors qu'une partie de l'AX se montrait déchainée

contre cette décision. La direction de l'École me faisait totalement confiance, et je n'eus pas à souffrir personnellement de la mésentente des chefs dont mon collègue et ami Jean-Louis Basdevant fait état dans sa contribution à ce bulletin. Sans me trouver mêlé aux querelles, je suis resté associé aux réflexions sur la réorganisation et je puis témoigner directement sur un point : non, la fonction de Directeur de l'enseignement et de la recherche n'a pas été créée pour Grison. D'autres noms ont circulé. Mais une chose est certaine : ce fut une très grande chance pour l'École que Grison se porte candidat. Ses six années au Boncourt, et l'entente qui régna alors entre le président, le directeur général et le DER, ont constitué une sorte d'âge d'or dont le crédit revient principalement à la si belle personnalité d'Emmanuel.



Thierry de Montbrial

© JL Deniel, Collections École polytechnique

Je me souviens de notre joie en nous retrouvant, lui toujours aussi positif, généreux, enthousiaste, et résolu à mettre en œuvre les idées pour lesquelles il s'était tant battu. Pendant ces quelques années, je me suis efforcé de consacrer tout le temps nécessaire à l'École malgré mes autres responsabilités, en particulier en secondant le DER au sein du Conseil d'Enseignement où, grâce à lui, régnait une atmosphère gratifiante. Le rôle de cette instance était essentiel, surtout pour les nominations. Dans un cas, évoqué par ailleurs dans ce bulletin,

j'ai pu lui rendre un véritable service, en liaison avec Jean Ullmo dont j'étais resté très proche, jusqu'à sa mort en décembre 1980. Il s'agissait de recruter un professeur au sein du département Humanités et Sciences Sociales, dont l'atmosphère était passablement agitée. J'avais accepté de servir de tête chercheuse. Nous voulions trouver une personnalité suffisamment disponible, qui construirait un véritable cours permettant aux élèves de réfléchir sur le monde contemporain, en principe sous tous ses aspects. Nous pensions, idéalement, à un historien ou à un philosophe. Je me souvenais d'une conversation antérieure avec Raymond Aron, selon qui les trois grandes formations intellectuelles de base sont, dans le désordre : l'Histoire, la Philosophie et les Mathématiques. Pour une fois à l'X, les mathématiques étaient hors sujet ! Ullmo m'avait conseillé d'approcher Georges Duby et Pierre Nora qui, dans des genres différents, auraient pu beaucoup apporter. Ils me reçurent tous deux avec une grande bienveillance, mais déclinèrent notre proposition, incompatible à leurs yeux avec leurs charges d'enseignement – l'un au Collège de France, l'autre à l'EHESS – et leurs travaux personnels. J'en avais été vaguement dépité car, assez naïvement je l'avoue, je jugeais encore très attrayant le titre de « professeur à l'École polytechnique », en un temps où il était en effet fort peu répandu. Évoquant tout cela avec Pierre Nora en 2015, j'ai réalisé qu'à l'époque cet illustre historien avait cru qu'on lui proposait de faire un cours de « culture générale » comme il en existait ailleurs. Sans doute n'avais-je pas assez bien plaidé notre dossier ! Pour Ullmo comme pour moi, aucun autre historien ou philosophe ne s'imposait à l'évidence. Alors que nous recherchions une solution, il vint à nos oreilles que Jean-Marie Domenach, sans doute davantage publiciste qu'historien ou philosophe, était disponible et en fait à la recherche d'un point d'attache. J'approchai donc l'ancien directeur de la revue *Esprit* que je connaissais lui aussi par ailleurs. Il accueillit l'idée avec beaucoup de joie et de gratitude. Malheureusement, il ne fut pas bien reçu par le département – où il exerça de 1980 à 1987 – et parvint difficilement à imposer son cours

Approches de la modernité. Malgré toutes ses qualités, Grison lui-même n'avait pas le pouvoir de pacifier un département fragmenté qui ne voulait pas être dirigé.

Tous ceux qui ont vécu les années 1978-1984 de l'École polytechnique en gardent un souvenir heureux. Je me souviens de la tristesse, au moment du départ d'Emmanuel à la retraite, de ceux qui l'avaient entouré et avaient coopéré au succès de sa mission, comme Jean-Louis Basdevant ou moi. Mais le destin – toujours lui – n'en avait pas fini avec lui. Notre héros commença une nouvelle carrière d'historien, également bien évoquée dans ce bulletin. Nous continuions de nous parler de temps en temps au téléphone ou de nous voir, moins que nous ne l'aurions voulu car Germaine et lui habitaient loin de Paris. Il s'intéressait toujours à tout, notamment aux activités de l'Ifri dont il suivait assidument le rapport annuel Ramsès, comme le mentionne sa fille Anne Chaussade dans son témoignage si émouvant.

Grison me présente sa biographie de Hassenfratz et ses Souvenirs de 1968

Après qu'en 1997, il m'eut apporté le manuscrit de *L'étonnant parcours du Républicain J.H. Hassenfratz (1755-1827)*, ayant lu l'ouvrage, je compris mieux pourquoi il avait choisi de consacrer tant d'efforts à un personnage somme toute secondaire de l'histoire des sciences. C'est que, dans « la marche des idées et des événements » pour parler comme Augustin Cournot, on a tort de braquer trop exclusivement les projecteurs sur les personnes qui, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, ont accaparé le devant de la scène. S'intéresser à Hassenfratz, premier professeur de physique à l'École polytechnique et certainement pas le meilleur, c'est considérer l'histoire générale de son temps, l'histoire des sciences ou celle de notre École, sous d'autres angles non moins enrichissants. C'est aussi en étudiant des personnages, secondaires au sens convenu du terme, que souvent on comprend

mieux la nature humaine. Parfois, comme dans l'étude de Grison sur Olinde Rodrigues, on découvre tout ce qu'il peut y avoir de chair et de sang derrière le nom d'une rue... ou d'une formule mathématique, en l'occurrence de la théorie des surfaces. Incidemment, la formule d'Olinde Rodrigues figurait en bonne place dans le cours de géométrie de Gaston Julia, grand blessé de la guerre de 1914-1918, dont la promotion 1963 était encore destinataire. En fait, l'enseignement oral fut délivré par l'un de ses maîtres de conférences, mais l'homme au nez de cuir, né en 1893, se présenta pour la première leçon, où il nous raconta dans quelles circonstances il avait fait sa thèse avec Georges Humbert (1859-1921) lequel lui aussi avait été professeur à l'École polytechnique (et au Collège de France). Avec Julia, nous avions assurément un pied dans le XIX^e siècle...

Si Grison ne m'avait pas demandé d'écrire la préface de son Hassenfratz, je n'aurais peut-être pas pris le temps de le lire attentivement, et j'aurais perdu une occasion précieuse : celle de mieux comprendre un homme discret mais exceptionnel, je veux dire Emmanuel ; celle d'apprendre à m'intéresser davantage aux hommes et aux femmes sans qui les grandes figures de l'Histoire n'auraient pas pu trouver leur place. Dans un autre genre, les *Souvenirs* de Grison – dont il m'avait confié le texte pour le cas où il aurait disparu avant d'avoir décidé de les publier – sont aussi une invitation à reconnaître à chacun la part qui lui est due, alors que si souvent les acteurs plus élevés dans l'ordre de la notoriété tirent plus ou moins consciemment la couverture à eux. En rapport avec ce point, on lira le paragraphe savoureux des *Souvenirs* (p. 27) où l'auteur dénonce, certes sans méchanceté, des erreurs manifestes dans l'autobiographie de Laurent Schwartz, avant de conclure : « *Méfions nous des Mémoires qui ne s'appuient pas sur des sources certaines* ». Grison a pris beaucoup de notes dans sa vie et il a toujours eu le souci scrupuleux de la vérité car, quoiqu'on en dise il faut relativiser le relativisme, même en histoire. L'indéterminé dans les « narratifs » a ses limites, que les historiens méticuleux peuvent tracer et resserrer.

Entre Grison le chimiste et Grison l'historien, il y a un trait d'union: l'honnêteté ou l'intégrité, comme on voudra. Et tout ce qu'il dit ou écrit est ciselé dans une langue superbe, dont l'écho retentit chez ceux qui, l'ayant connu et aimé, lui réservent une place au fond de leur cœur et se rappellent qu'avant tout, il fut chrétien.

Pour conclure, je recopie ces quelques lignes de mon journal, en date du vendredi 8 janvier 2010: « Emmanuel Grison au téléphone. Je réagis ainsi à sa récente lettre concernant le dépôt de ses archives à l'X⁷. J'ai beaucoup d'affection pour cet homme et son absence à la cérémonie du 7 mai m'avait attristé⁸.

Je constate qu'il n'avait pas été prévenu! Il n'était certainement pas le seul! Cela dit, approchant le seuil des 91 ans et handicapé dans ses mouvements, mon vieil ami ne se déplace plus depuis longtemps. Je sens chez lui un certain détachement, quoique toujours autant de ferveur. Sa voix me paraît légèrement altérée, mais son débit reste rapide et agréable. Sa tête fonctionne toujours bien. Il me fait penser au père Carré à la fin de sa vie. De fait, Emmanuel Grison se dit toujours aussi croyant, et son enthousiasme éclate au nom de Teilhard de Chardin, qui mettait Dieu dans les galaxies. Je ne sais si cet échange sera le dernier, comme il semble le croire. Quoiqu'il en soit, quand je raccroche, je suis ému ».

7. Nota: le n° 46 du bulletin de la Sabix est paru en mai 2010.

8. Il s'agissait de ma «dernière leçon» en tant que professeur à l'École polytechnique, à l'amphithéâtre Poincaré de Palaiseau.